

Cependant il était devenu soucieux et triste et il marchait lentement, pensif, la tête baissée.

Certes, il ne croyait pas qu'un danger quelconque pût menacer sa chère Emmeline. N'était-elle pas sous la garde et la protection de sa mère et de son oncle ?

— Sans doute, se disait-il, le malheur ne saurait atteindre Emmeline sans me frapper en même temps ; mais j'ai beau chercher, je ne vois point d'où pourrait venir ce coup de foudre dont parle la personne qui signe un domino rose. Cela ressemble fort à une mauvaise et sotte plaisanterie.

Et pourtant, reprenait-il, aucun de mes amis n'est capable de se livrer à ce genre d'amusement.

Malgré lui, et bien qu'il voulût résister à ses diverses impressions, le jeune homme était sérieusement intrigué.

Après avoir assez longuement réfléchi, Eugène mit la lettre dans sa poche.

— C'est bien, se dit-il, je n'ai pas précisément l'esprit aventureux ; mais, pour avoir l'explication du mystère, je me lance dans cette aventure.

J'irai ce soir au bal de l'Opéra.

XX

Dans l'après-midi, le comte de Coulange alla faire une visite à Mme de Valcourt. Il avait toujours dans sa poche la lettre du domino rose. Peut-être était-il venu avec l'intention de la faire lire à Emmeline. Cependant il ne lui en parla point. Pourquoi lui donner une inquiétude ? Et puis, il n'avait point oublié la recommandation qu'on lui avait faite :

"Soyez prudent et discret !"

Il avait constamment ces quatre mots devant les yeux et dans les oreilles.

Ce jour-là, le comte de Montgarin dîna à l'hôtel de Coulange.

— Eh bien, allez-vous ce soir à ce fameux bal de l'Opéra ? lui demanda Eugène.

— Non, répondit Ludovic, vos paroles de l'autre jour m'ont converti ; je veux imiter votre sagesse.

Eugène rougit légèrement. Mais il se garda bien de dire à Ludovic qu'il n'avait pas autant de sagesse qu'il le croyait.

A dix heures et demie il se retira dans son appartement. Peu de temps après le comte de Montgarin s'en alla. A son tour Maximilienne rentra chez elle. Le marquis et la marquise causèrent encore un instant, puis se séparèrent.

Pendant ce temps, Eugène s'était habillé et avait mis douze ou quinze louis dans sa poche. A onze heures un quart il sonna son valet de chambre.

— Monsieur sort ? fit le domestique, en voyant son maître en toilette de soirée.

— Oui, et je désire qu'on ne le sache pas.

— Je comprends ; monsieur le comte va au bal de l'Opéra.

— Je ne resterai probablement pas longtemps ; je veux seulement voir le bal et jouir du coup d'œil de la salle. Vous m'attendrez en bas ; afin de ne réveiller personne je rentrerai par l'escalier de service de la cour des écuries.

— J'attendrai monsieur le comte.

Sans faire de bruit, le jeune homme sortit de l'hôtel. Il n'eut pas de peine à trouver une voiture ; il y monta en disant au cocher de le conduire au grand Opéra.

Le monument était splendidement illuminé ; des milliers de becs de gaz l'entouraient d'un immense cercle de feu, qui éclairait les sculptures décoratives et faisait sortir de l'ombre, entre les colonnes et les colonnettes de marbres, les grappes, les statues, les cariatides et les bustes des grands maîtres. La place était encombrée d'une foule énorme.

On montait le grand escalier, qui est à lui seul une merveille, sous le feu de quinze cents regards qui se croisaient, et il fallait passer entre des groupes d'hommes qui semblaient attachés aux colonnes.

Le comte de Coulange remarqua que peu de femmes portaient le masque et que beaucoup étaient là, comme dans un salon, en toilette de soirée. Celles-ci cachaient la moitié de leur figure seulement sous les plis d'un voile de tulle ou de dentelle.

Eugène regarda l'heure à sa montre. Elle marquait minuit moins le quart.

— J'ai le temps de faire le tour du bal, pensa-t-il ; cette distraction calmera mon impatience.

Derrière l'estrade de l'orchestre, il s'arrêta un instant pour admirer le foyer de la danse, qui avait été transformé en un parterre émaillé de fleurs.

Le quart d'heure étant presque écoulé, il s'empressa de remonter au premier étage. Il avait fait à peine dix pas dans la grande galerie qui précède le foyer, lorsque le bras d'une femme se glissa sous le sien.

La personne qui venait de s'accrocher à son bras portait un domi-

no rose. Un loup, orné d'une guipure, qui descendait au-dessous du menton, cachait entièrement son visage. Mais le jeune homme pouvait voir les longs cils de deux grands yeux qui brillaient comme des escarboucles. La main petite, aux doigts effilés, était finement gantée. La dame était blonde, on le reconnaissait à une petite mèche de cheveux frisés qui se montrait sur le front, contre la volonté du capuchon du domino qui enveloppait la tête ; toutefois, il était difficile de deviner si elle était jeune ou vieille.

— Venez, dit-elle à Eugène d'une voix harmonieuse et douce comme le son d'une flûte.

— Elle me connaît, se disait le jeune homme, puisqu'elle a pris mon bras sans hésiter.

Il n'avait pas remarqué qu'avant de s'approcher de lui la dame au domino rose se tenait à côté d'un personnage masqué coiffé d'un turban et enveloppé dans un burnous arabe. Or, aussitôt qu'il avait paru dans la galerie, l'arabe avait dit à l'oreille du domino rose :

— Le voilà !

La dame masquée, tenant toujours le bras du jeune homme, le fit monter un étage et s'avança vers une loge dont l'ouvreuse ouvrit immédiatement la porte. Ils entrèrent. Le salon de la loge était faiblement éclairé par un seul gaz, dont la lumière avait été baissée, probablement avec intention. On avait eu soin, également, de tendre le rideau de reps qui sépare à volonté la loge de son salon.

Tout en entrant, Eugène jeta un regard furtif sur le rideau. La dame devina sa pensée.

— Voyez, lui dit-elle, en écartant les rideaux. Il n'y a personne dans la loge, nous sommes seuls.

Nous ne pouvions pas causer devant tout le monde, reprit l'inconnue ; d'ailleurs, n'étant pas masqué comme moi, vous auriez pu craindre d'être vu par quelques-uns de vos amis. Pour éviter cela, j'ai cru bien faire en vous amenant dans cette loge. Est-ce que cela vous contrarie ?

— Nullement, madame.

Pendant un certain temps ils restèrent silencieux. Ce fut le comte de Coulange qui parla le premier.

— Est-ce vous, madame, demanda-t-il, qui m'avez écrit la singulière lettre qu'une vieille femme m'a remise ce matin dans la rue ?

— Oui, monsieur le comte, c'est moi.

— Je ne vous ai adressé cette question que pour la forme, puisque votre déguisement est la signature de la lettre. Je suis venu au rendez-vous que vous m'avez donné, sachant que j'avais tort.

— C'est en ne venant pas que vous auriez eu tort.

Eugène secoua la tête.

— Permettez-moi d'en douter, répliqua-t-elle.

— Enfin, je suis venu. La curiosité a été, dans cette circonstance, plus forte que ma raison. C'est un aveu que je vous fais, madame.

Maintenant j'attends que vous vouliez bien me donner l'explication de la lettre, tout à fait incompréhensible pour moi, que vous m'avez écrite.

— Avant de vous répondre, monsieur le comte, voulez-vous me dire ce que vous avez pensé en lisant ?

— J'ai pensé, madame, que j'étais, de la part d'un mauvais plaisant, l'objet d'une mystification.

— Et maintenant, que pensez-vous ?

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, madame ; mais vos questions m'autorisent à vous répondre, peut-être d'une façon impertinente ; je pense en ce moment que tout ceci ressemble beaucoup à une farce de carnaval.

— En effet, monsieur le comte, c'est un peu vif ; et j'ai le droit de m'étonner que vous puissiez supposer qu'une femme comme moi !...

— Mon Dieu, madame, interrompit Eugène avec un mouvement d'impatience, je vous répète que je n'ai pas l'honneur de vous connaître ; je ne vois en vous qu'une femme en domino, qui se cache sous un masque.

— Prenez garde, monsieur le comte, ne me faites pas repentir de la démarche un peu hardie que j'ai faite pour vous ce soir, au risque de me compromettre.

— Alors, madame, veuillez vous expliquer. Je suis tout prêt, s'il y a lieu, à vous remercier et à vous rendre grâce, ajouta-t-il d'un ton légèrement ironique.

— Je vous parle dans ma lettre d'un danger.

— Qui menace le bonheur de mademoiselle de Valcourt et le mien. Eh bien, madame, je ne crois pas à ce danger.

— Certainement, ne sachant rien, vous ne pouvez pas y croire.

— Est-ce que vous connaissez mademoiselle de Valcourt, madame ?

— Voyons, monsieur, m'intéresserais-je à elle si je ne la connaissais pas, la chère mignonne ? répondit la dame masquée d'un ton pénétré.

— Alors vous savez que mademoiselle de Valcourt et moi nous nous aimons depuis longtemps, que notre amour réciproque est approuvé par nos parents ?

— Oui, oui, je sais cela.

— Et que, dans deux mois, mademoiselle Emmeline de Valcourt